

À partir de quelles bases appréhende-t-on le racisme anti-noir dans la sphère culturelle au Québec ?

Nathalie Batrville et Rachel Zellars

Numéro 268, printemps 2019

Parler pour autrui : Que dit l'appropriation culturelle ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Batrville, N. & Zellars, R. (2019). À partir de quelles bases appréhende-t-on le racisme anti-noir dans la sphère culturelle au Québec ? *Spirale*, (268), 34–37.

À PARTIR DE QUELLES BASES APPRÉHENDE-T-ON LE RACISME ANTI-NOIR DANS LA SPHÈRE CULTURELLE AU QUÉBEC ?

TRADUCTION DE DAOUD NAIM

Rachel Zellars est présentement chercheure invitée à l'Université Concordia. Elle est avocate et détient un doctorat de l'Université McGill. Elle est également cofondatrice de Third Eye Collective, un collectif montréalais axé sur la justice transformatrice, engagé dans le soutien aux femmes noires qui vivent avec des antécédents de violences liées au genre. À compter de cet été, elle sera professeure adjointe au département de justice sociale et d'études communautaires de l'Université Saint Mary's à Halifax.

Nathalie Batrville est chercheure postdoctorale à Dartmouth College. Elle détient un doctorat en littérature française de l'Université Yale. À compter de l'automne 2019, après neuf ans passés aux États-Unis et en France afin de poursuivre des études et diverses recherches, elle reviendra à Montréal, où elle occupera le poste de professeure adjointe à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia. Ses travaux portent sur l'afrofémisme, les théories décoloniales et queers, et les productions culturelles de l'Atlantique noir.

Depuis qu'elles se sont rencontrées à Montréal au cours de l'été 2013, Zellars et Batrville sont amies et collègues. En 2014, elles ont cofondé, avec Délice Mugabo et Ted Rutland, un groupe de lecture montréalais, le « Black Intellectuals Reading Group », qui est dédié à l'étude des théoriciennes et des théoriciens de la libération des Noir.e.s et, plus particulièrement, aux écrivaines féministes noires et radicales.

Nathalie Batrville

NB Ce qui me frappe lorsque je pense aux discours sur l'appropriation culturelle au Québec, c'est que celles et ceux qui participent à la grande majorité de ces échanges font preuve d'un manque flagrant de connaissances et de perspective critique sur lesquels fonder leur analyse. Je voudrais donc commencer par te demander quel.le.s intellectuel.le.s et quels textes t'ont aidée à développer ta propre compréhension de l'appropriation culturelle.

Rachel Zellars

RZ Tant d'intellectuel.le.s m'ont aidée à mieux comprendre le Québec au cours des quinze dernières années. Il y a bien sûr Delice Mugabo, dont, j'ai souvent l'impression qu'elle m'a tout appris. Je me suis également tournée vers les travaux de Michel-Ralph Trouillot, de Charmaine Nelson, de Charles W. Mills, de Robyn Maynard, de Dorothy Williams, de Daniel Gay et de Saidiya Hartman. Je pense souvent aux conversations que j'ai eues avec toi au cours des six dernières années – et à la façon dont tu m'as incitée à étudier les logiques associées à la culture blanche au Québec et à l'auto-préservationnisme profond dont dépendent cette province, ses institutions et ses intellectuel.le.s. Ta belle introduction à Marie Vieux-Chauvet et tes écrits à son sujet m'ont également aidée à clarifier les structures qui unissent étroitement la violence de genre, le racisme, le colonialisme et le nationalisme – et à penser plus intelligemment, au sein de mes travaux, aux moyens de démanteler la violence de genre, puisque nos vies sont le prolongement de tous ces traumatismes historiques. Je tiens à t'en remercier. Le dernier livre de Mills m'a vraiment aidée à comprendre les logiques qui structurent la culture blanche sur le plan de la pensée et de l'action, voire de l'abstraction, ce qui m'a été utile, puisque l'abstraction est souvent présentée comme un geste important et innocent, dénué d'un quelconque parti pris racial, ce qui est aussi souvent le cas des discours d'empathie

et d'intention. *Scenes of Subjection: Terror, Slavery and Self-Making in Nineteenth Century America*, l'ouvrage crucial de Hartman, analyse les formes de violence raciale subies au sein des sociétés d'esclaves, qui continuent d'être négligées, car elles ne sont pas « spectaculaires ». Ces formes de violence sont fondées sur une certaine forme de performance, ce que Hartman désigne sous le nom d'« amusements innocents », qui révèlent les façons dont la terreur et le plaisir étaient inextricablement liés, même parmi celles et ceux qui cherchaient à abolir l'esclavage. En ce moment, Erin Manning et moi enseignons ce texte dans son intégralité à Concordia, et c'est une expérience productive que celle de penser ensemble la culture blanche et la notion d'empathie. Erin a beaucoup écrit sur l'empathie dans ses précédents ouvrages et elle en traite de manière franche comme d'un concept lié à la culture blanche, car, comme elle le fait remarquer, elle « *nécessite un cadre d'identification qui permet une schématisation fondée sur l'Autre* ». Et, bien évidemment, comme l'a montré Hartman en 1997, si ce cadre d'identification est déjà terriblement déformé par le prisme d'un racisme anti-noir, le résultat est désastreux. Tout l'œuvre d'Hartman a été libérateur pour moi, car il ne permet aucune échappatoire. Je crois que cette intellectuelle nous invite à imaginer et à harmoniser nos vies, et à tendre vers quelque chose de risqué, au-delà de tout confort immédiat.

J'ai également enseigné *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières l'automne dernier et, cette fois-ci, l'une des choses qui m'a frappée dans cette œuvre, c'est la violence de sa dépendance à la pensée radicale noire. L'essayiste se réfère de façon réductrice au nationalisme noir en tant qu'« expression culturelle du prolétariat » dans le but de justifier de façon explicite le séparatisme québécois. En insistant sur le fait que le nationalisme noir était une « manifestation positive et progressive », il en ignore complètement les aspects les plus significatifs pour les Noir.e.s : ses critiques innocentes de la suprématie blanche et du colonialisme; nos propres désirs profondément séparatistes; et sa capacité à nous aider à rêver d'autres manières

d'être au monde. C'est aussi un moyen efficace d'isoler les gauchistes blancs de la critique de leur propre racisme anti-noir, qu'ils intériorisent, de nommer l'importance de la « culture » de façon intéressée, mais en évitant confortablement toute analyse du racisme structurel ou du capitalisme racial. Voilà un exemple de la logique d'auto-préservationnisme (qui représente un manque total d'intérêt pour l'autre) que j'ai pu voir à l'œuvre ici. En d'autres termes, la culture blanche, au Québec, s'exprime à travers un auto-préservationnisme qui va sans aucun doute se refermer sur lui-même. Elle a l'intensité du chien qui, poursuivant sa queue, ne dévie jamais de son petit cercle et ne confronte pas l'infinie étroitesse de ce repli. Je pense que comprendre cela, c'est aussi anticiper le discours narcissique et autodestructeur qui entoure Robert Lepage, Betty Bonifassi et *SLĀV*.

NB Je te remercie pour tes bons mots. J'ai autant appris de toi, sinon plus, lors de nos conversations passées. Malheureusement, il est devenu évident ces dernières années (pour celles et ceux qui, jadis, avaient le luxe de ne pas savoir), en particulier lors du débat concernant la Charte des valeurs et d'autres discussions soit-disant laïques, que ce qui est à l'œuvre, ce n'est pas seulement un manque d'intérêt quant à la possibilité de faire mieux, mais une réelle volonté de nuire à l'autre.

L'un des plus grands défis que l'on rencontre lorsqu'il s'agit de traiter de « l'appropriation culturelle », mais aussi de parler d'autres manifestations de la suprématie blanche, c'est que les gens inscrivent le racisme sous la rubrique des « sentiments ». Notre refus des logiques coloniales d'appropriation n'est qu'un moyen parmi tant d'autres nous permettant d'éclairer les multiples niveaux – et non pas uniquement les sentiments – sur lesquels se fonde un régime de production d'une vulnérabilité raciale. Lorsque nous attirons l'attention sur le racisme, c'est sur ce régime de vulnérabilité à la mort prématurée, déclinée selon l'appartenance à un groupe donné, comme l'explique Ruth Wilson Gilmore, que nous levons le voile.

Quand je pense à la représentation des Noir.e.s et de la culture noire dans les productions blanches de la scène culturelle québécoise, je perçois un continuum de violence symbolique allant du défilé de la Saint-Jean Baptiste (2017) au *SLĀV* de Betty Bonifassi et Robert Lepage, continuum ponctué par des incidents répétés de « *black face* » et par un effacement normalisé, total et effronté de la culture noire. De quelle manière pouvons-nous créer, encourager et réinventer des institutions et des espaces communautaires où nous pouvons, en tant que Noir.e.s, nous voir et nous entendre ?

RZ Eh bien, il faut le déterminer de toute urgence, car Toni Morrison nous a rappelé, en 1975, que « *la fonction, la très sérieuse fonction du racisme est la distraction qui nous empêche de faire notre travail et nous oblige à expliquer, encore et toujours, notre raison d'être... il y aura toujours une autre chose à expliquer* ». Mais qu'y a-t-il de plus important que nous-mêmes ? Le problème ne vient jamais de notre ingéniosité, mais plutôt de la manière dont nous nous rejoignons, de la façon dont nous faisons preuve d'humanité entre nous et envers nos idées et nos intellectuel.le.s.

Je travaille depuis quelque temps à partir de l'idée d'une « pensée en action » – évoquée par Saidiya Hartman dans ses derniers travaux et que l'on retrouve également chez Erin Manning – qui appartient à la fois aux traditions féministes noire et anarchiste. Hartman décrit une jeune femme rêveuse du début du *xx^e* siècle, attachée aux normes de sa communauté et de son époque, mais qui écrit à propos de sa rébellion : « *Si elle pouvait ressentir profondément, elle pourrait être libre.* » Je comprends ceci tout d'abord comme une intention, un moyen de calmer l'esprit et de le projeter dans une nouvelle direction, en sachant que le corps suivra. Mais ce que j'en comprends également, c'est que ce que nous désirons doit dépasser tout ce qui s'oppose à nous, et que nous devrions également étudier ce désir radical chez d'autres, parce que c'est

un travail de libération. C'est une entreprise formidable, mais nous avons un modèle de pratique de justice transformatrice qui nous montre déjà comment nous libérer et nous joindre les un.e.s aux autres continuellement, à plus petite échelle.

Les exemples que tu cites d'emblée sont utiles, car je crois qu'ils illustrent le profond esprit de conservation au cœur de la société québécoise ou, comme le dirait Morrison, « cette autre chose » qui ne manquera pas de réapparaître. Une telle prise de conscience nous apprend rapidement où diriger nos efforts et nous rappelle pour qui nous devrions parler et écrire. Ici, la question du « qui » est toujours au centre de mes préoccupations.

NB Ton travail avec Third Eye, et les conversations que nous avons eues au sujet de nos communautés, ainsi que mes lectures de Marie Vieux-Chauvet et de Néfertari Bélizaire, m'ont profondément marquée et m'ont incitée à m'interroger sans relâche afin de savoir à qui je m'adresse lorsque j'écris. Si la réponse à cette interrogation est « nous » – un « nous » multiplié et élargi –, je me demande comment faire advenir la guérison, les soins, la responsabilité, la joie et le plaisir dans le but de construire ensemble une communauté. Quels sont les futurs libérateurs que nous voulons façonner et par où commencer? De quels outils avons-nous besoin? Pour nous, qui sommes des pédagogues, il s'agit là de questions pressantes, que nous devons sans doute aborder à un autre moment, dans d'autres circonstances!

RZ Voilà une série de questions si importantes – des questions auxquelles il est difficile de répondre rapidement.

Ce que je sais – ce que les propos d'intellectuel.le.s tel.le.s que Hartman, C. Riley Snorton et Joy James ont éclairci pour moi récemment –, c'est que la solution n'est jamais très loin. Cela signifie que les conditions pour modeler quelque chose de nouveau – quelque chose d'inhabituel, même – sont toujours là, à portée de main. Bien sûr, il faut toujours se battre pour transformer certaines conditions aux conséquences cruelles pour la plupart d'entre nous, tout en utilisant ce qui existe déjà afin de façonner une autre façon de vivre avec ces mêmes conditions.

Je voudrais terminer avec ceci : nous avons besoin de meilleures pratiques pour envisager simultanément les différentes contradictions qui nous habitent et, en même temps, pour apprendre d'autres manières d'être en relation les un.e.s avec les autres. Bien entendu, cela comporte des risques incroyables et exige le courage le plus profond.